

## Sur *Prisme*, un reportage

Yves Lacroix

Volume 23, Number 91, Summer 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54819ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

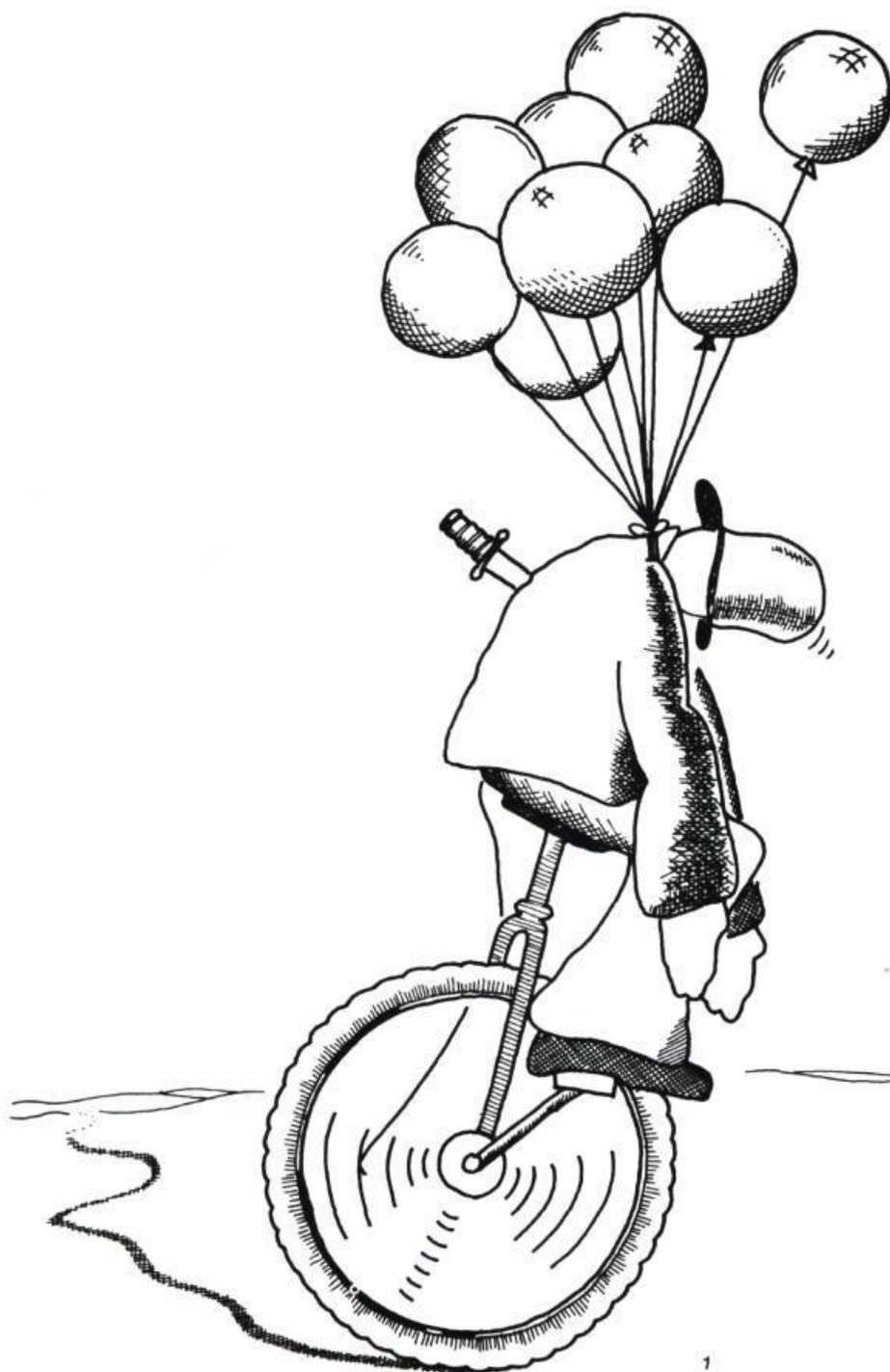
[Explore this journal](#)

### Cite this article

Lacroix, Y. (1978). Sur *Prisme*, un reportage. *Vie des arts*, 23(91), 36–40.

# SUR PRISME, UN REPORTAGE

Yves Lacroix



1. Dessin de Tibo.
2. *Rodolphe...* de Bernèche.
3. Dessins de Demers.
4. *Manchdepel* de Breton.

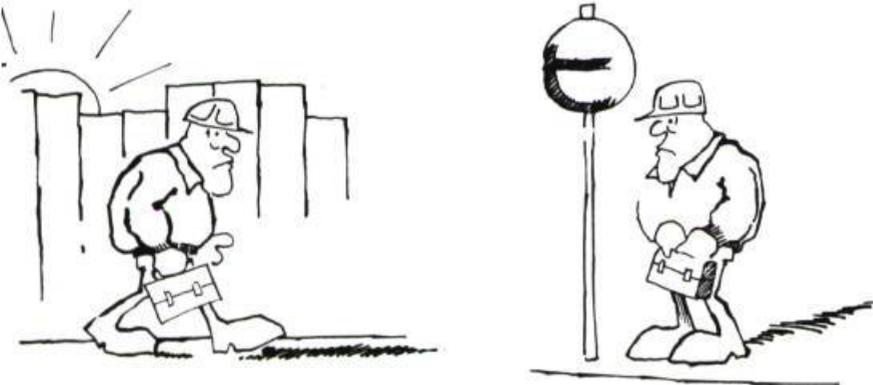
1. *Prisme*, N° 8 (Décembre 1977), 48 p. (C.P. 454, Succ. de la Place d'Armes, Montréal). Sommaire: *Un coeur d'or* de Bruno Roy d'après Boris Vian; *Panne-Truck* et *Alpinistiquerie* de Toufik; *Sur le sable* de Moerell; *Histoire encore logique* de Davidts et *Tony Manganèse vs GRK* de Philippe Sicard.  
2. Mises à part les feuilles délirantes de quelques collégiens fous... *Impression*, à Montréal, *Groupuscule*, à Saint-Hyacinthe...  
3. *Fern-en-bulles*, dans *L'Écran*, N° 4, 1974, p. 14-17.

SI ÇA TOMBE COMME  
DES CLOUS, PAS SURPRENANT  
QUE LE TOIT SOIT  
PERCÉ !..



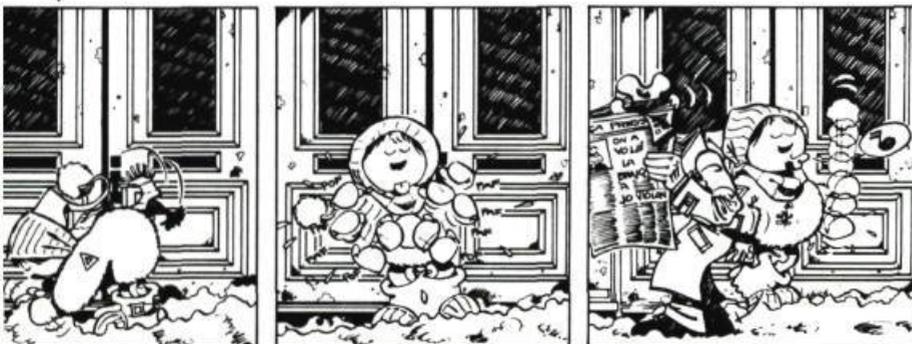
De NÉCÉ - T. BC

2



3

4



Le dernier numéro de *Prisme*, huitième recueil de bandes dessinées des Éditions Phase, vient de paraître<sup>1</sup>. Avec *Baloune*, *Prisme* est le seul périodique québécois de bandes dessinées qu'on puisse encore trouver<sup>2</sup>. Décembre 1977. On achève de préparer le numéro suivant: *Prisme, an III*.

Pourtant l'histoire en est plus longue. Jean-Marc Côté en situe les commencements en 1970, alors qu'il étudie à l'École des Arts Graphiques. C'est là qu'il rencontre Fernand Choquette qui, avec André Boisvert vient de lancer, à Sherbrooke, un calepin de leurs bandes dessinées, *Made in Kebec*. La même année, le professeur André Philibert a osé publier son *Oror 70*. Automne 70. Nous sommes aux premières chaleurs de ce que les amateurs vont appeler «le printemps de la bande dessinée québécoise». Pendant quelque temps, les revues vont foisonner. Elles auront des fortunes diverses, plus ou moins éphémères. Des albums vont paraître. Des bandes dessinées. Du dessin humoristique. En 1974, *La Presse* admet deux Québécois parmi ses Américains. *Le Jour* choisit de ne publier que des bandes autochtones. On croit tous les espoirs permis. En 1974, pourtant, Bat Man, Spiderman et autres mutants, merveilles masquées et néo-dieux des *comic books*, encomrent toujours les kiosques. Les éditeurs belges et français se partagent toujours le marché des revues et des albums. Quand *La Petite Presse* décide de contingenter son importation américaine, c'est au profit de Dargaud et de Dupuis. En 1974, Jean-Marc Côté dirige depuis deux ans *Les Éditions L'Enmieux*. Il a fréquenté les éditeurs de *BD* et de *L'Hydrocéphale Illustré*; il sait que tout reste à faire. Il sait que plus de 50 pour 100 des Québécois n'ouvrent jamais un livre; il sait que le tirage moyen au Québec est de 3000 exemplaires. Il connaît les conditions de la distribution. En 1974, il y a déjà deux ans qu'on a lu le quatrième et dernier numéro de *Made in Kebec*. Côté en conclut qu'il y a place pour une nouvelle revue de bandes dessinées. Choquette (Fern), Boisvert (Bois), Serge Lapierre (Sela) et Denis Girouard (Gilot), complices de l'École des Arts Graphiques, fourniront les premières planches. *Prisme*. Le premier numéro est prêt, imprimé; ne manque que la mise en marché. Côté comprend qu'il n'aura pas les moyens de lancer le numéro suivant et, plutôt que de risquer l'entreprise dans des parutions irrégulières, il bloque l'opération et décide d'attendre.

Ce n'est qu'en mars 1976 que les profits de *L'Enmieux* permettront de lancer ce numéro. Il paraîtra tel qu'il avait été monté deux années auparavant, même si quatre planches de Fern avaient parues entre-temps dans *L'Écran*<sup>3</sup>. Début 1976. Monique Labrecque s'est associée à Côté; les autres revues ont cessé de paraître; les Éditions de la Nébuleuse ont eu le temps de publier *L'Écran* quatre fois puis de se retirer.

Fin 1977, maintenant. *Prisme* vient de se manifester une huitième fois. En noir et blanc. Format: 5 pouces 1/2 sur 8 1/2. Papier: offsett bouffant 120M. Couverture: cartonnée, trois couleurs. Tirage: 3000 exemplaires. Chaque numéro couvre la moitié de ses frais, le déficit étant épongé par *L'Enmieux*. Tirer à 10 000 exemplaires permettrait une diffusion plus large, augmenterait le nombre des lecteurs, mais le coût de l'opération et le poids mort des invendus mettraient en danger la parution des numéros suivants. Or, il faut d'abord que la revue paraisse...



UN GLISSEMENT IMPRÉVISIBILE DANS LE CONTINUUM ESPACE-TEMPS PROVOQUA UN ACCIDENT FATAL AU VAISSEAU SUR LEQUEL VOYAGEAIENT SILCUD ET SES COMPAGNONS.

CERTAINES PLANTES SE PLAISENT PARFOIS DANS LES INTERSTICES ROCHEUX. SILCUD, LUI, CRUT RECONNAÎTRE DANS CETTE BRÈCHE SPATIO-TEMPORELLE LES RACINES PROFONDES DE SON ÊTRE : VIOLENCE ET PASSION. C'EST AINSI QUE 'LE DIABLE VERT' FIT PARLER DE LUI.

'LE DIABLE VERT' C'EST MAINTENANT COMME UNE TRÈS VIEILLE PHOTO DANS UN ALBUM DE FAMILLE POUSSIÉREUX ET OUBLIÉ.

MAIS POUR LES GENS DE LA RÉGION OÙ S'EST ÉCRASÉ LE VAISSEAU, C'EST UNE LÉGENDE TRÈS VIVANTE.

5. Saleté de guerre. Texte et dessins de Grane, 1976.

6. Dessin de Nossaiach.

7. Monsieur Vincent. Dessin de Moerell.

8. Dessins de Davidts.

9, 10 et 11. Sur le sable. Dessin de Moerell.

12. Alter ego. Dessins de Toufik; scénario de Philippe Sicard.



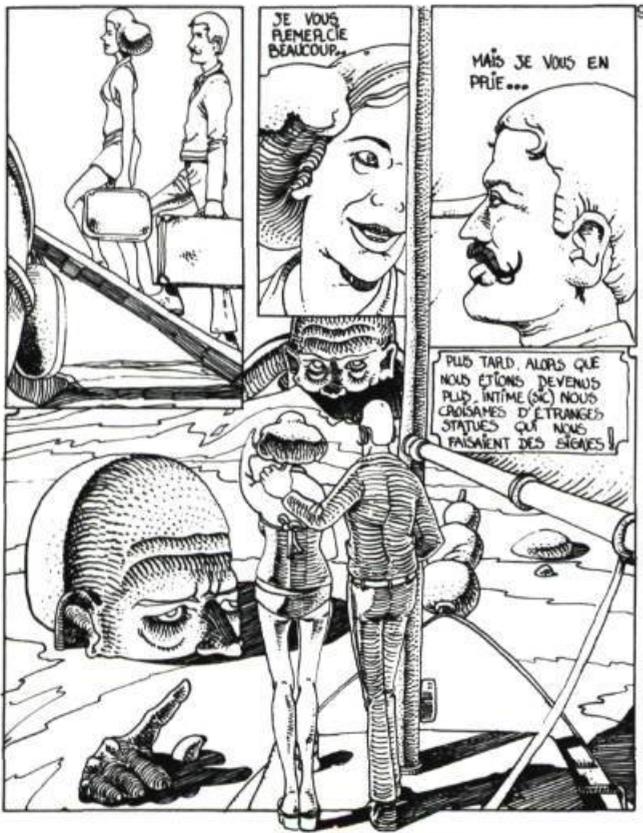
régulièrement. Et suffisamment longtemps pour toucher un public. Aussi restreint qu'en soit le cercle, il importe d'abord que des gens lisent et apprécient. Fort du mécénat de L'Enmieux et sans trop de publicité, la réputation de la revue s'édifie progressivement sur la qualité de ses planches.

Le numéro 8 montre une première maîtrise. Non pas que tout soit au point et que chaque récit vous laisse pantois. Les scénarios manquent toujours de densité, l'influence des maîtres est encore manifeste<sup>4</sup>, on fait encore ses gammes. Mais les dessinateurs de *Prisme* ont appris à raconter des histoires. D'abord, qu'on puisse écrire «les dessinateurs de *Prisme*» n'est pas un fait négligeable.

Le premier projet avait été de diffuser le plus grand nombre possible de dessinateurs québécois. On pensait en réalité beaucoup plus à un recueil qu'à une revue. On a fait appel à des valeurs sûres comme Tibo, McKale, Bernèche, Demers, Hurtubise. On a réédité un certain nombre de bandes du *Jour*. Des noms nouveaux sont apparus, se sont manifestés une fois, puis sont disparus: Des Roches, Breton, Poc, d'une qualité pourtant appréciable. Serge Ferland y a publié quelques planches avant de créer *A la bonne franquette* pour *La Petite Presse*. C'est en septembre 1976 qu'un sang nouveau a vraiment commencé à circuler. Le plus souvent, jusque-là, nous avions lu les vieux routiers. C'est avec les récits de Grane que s'est manifesté pour la première fois ce qui pourrait devenir la marque de *Prisme* sa manière. Une constance. La mutation ne sera évidente qu'avec Toufik et Moerell, l'année suivante, mais Grane le premier a donné l'impression de travailler pour la revue, par exemple en fonction de son format particulier. Auparavant, nous avions eu droit à des dessins humoristiques, à des pages de bandes quotidiennes ou, alors, à des planches

4. Avec Toufik et Moerell, nous sommes passés de *Pilote à Métal hurlant*, de Mézières à Moebius. Ils ne cachent d'ailleurs pas leurs affections. Déjà Grane, dans le N° 3 (Sept. 1976), avait situé une de ses histoires dans la ville d'Evalc (anagramme de Clave) dans le «comté de Lob». Dans le *Monsieur Vincent* de Moerell, N° 6 (Juin 77), la signature de Moebius remplaçait celle de Van Gogh. Cette fois, c'est le Tony Manganèse de Philippe Sicard qui emprunte la machine bio-spatio-temporelle de Jerry Cornélius (N° 8, p. 40-43).





5. *Prisme*, N° 3 (Septembre 1976), p. 33-37.

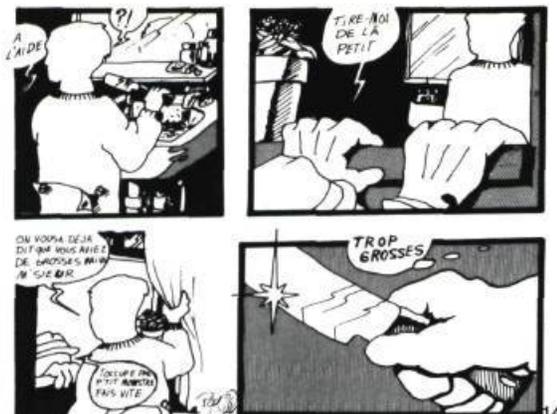
manifestement trop chargées, dont la réduction affaiblissait la lisibilité. Avantage ou désavantage, le format réduit de *Prisme* ne permet pas les découpages sophistiqués auxquels nous ont habitués certains dessinateurs européens. Du moins à première vue. Il est certain que la narration n'y a pas le même rythme que dans un album de chez Dargaud ou de chez Casterman. Dans *Prisme*, la planche comporte cinq ou six vignettes. Une planche de sept vignettes multiplie les perspectives d'un objet ou précipite l'action à la limite de la confusion. Dans *Sur le sable* (N° 8), Moerell réduit parfois la planche à deux vignettes, horizontales ou verticales. Cette contrainte impose une nouvelle économie de la narration. Souvent, les vignettes sont superposées, plusieurs cadrages d'une même scène sont télescopés dans une vignette, le morcellement est contredit par la continuité du décor d'une vignette à l'autre... Ces figures narratives ne sont pas nouvelles, mais elles sont peut-être obligées.

C'est avec Grane aussi que se manifeste une première volonté de continuité. Ses premiers récits manquent d'unité. L'inspiration est éparpillée. Le graphisme varie d'un récit à l'autre. On peut affirmer pourtant que *Saleté de guerre* (Mars 1977) poursuit le récit qui le précède dans le même recueil mais aussi celui de *C'est la vie!*, paru six mois auparavant<sup>9</sup>. Il ne s'agit pas de suites véritables: dans leurs morphologies, les personnages et les lieux ne sont pas les mêmes. C'est le sujet des récits qui se maintient. Le thème. L'intention morale. C'est avec les aventures successives de *Christopher Van Keikel* et de *Tony Manganèse* que la série s'installe dans la revue. Et c'est autour de ces personnages que semble apparaître une équipe. C'est Philippe Sicard qui a imaginé les deux aventuriers, le premier pour Toufik (N° 6), le second pour Moerell





13



14



15

- 13. Dessin de Moerell.
- 14. Dessins de Bruno Roy.
- 15. Panne-Truck. Dessin de Toufik.

(N° 7). Mais alors que Toufik signe seul la deuxième aventure de Christopher Van Heikel (N° 7), Sicard lui-même illustre le deuxième épisode de Tony Manganèse (N° 8). Il faut y voir plus une complicité des artisans qu'une parenté de style. D'ailleurs, Davidts, qui en est à sa deuxième apparition, diffère des autres par le sujet — plus social — et un graphisme plus américain. Mais *Prisme* a aujourd'hui une équipe.

Cette nouvelle situation satisfait les dirigeants de la revue. Dorénavant, on trouvera dans chaque numéro les dessinateurs familiers et un invité. Ainsi, a-t-on pu découvrir Nossaiçh (N° 7) et Bruno Roy (N° 8). La formule permet de trouver un public. En publiant chaque fois de nouveaux dessinateurs, la revue n'atteignait que les inconditionnels. La permanence de certains noms assure une fidélité plus grande chez les lecteurs.

Cette évolution n'est quand même pas délibérée. Le problème de la bande dessinée québécoise n'est pas simplement de conquérir une place dans le fief des éditeurs étrangers, c'est aussi de trouver des collaborateurs. On peut certes affirmer qu'il y a beaucoup de dessinateurs au Québec; on peut dire aussi qu'ils produisent peu ou plus du tout. Au Québec, à 30 ans, on est vieux et souvent près de la retraite; on est personnage historique à 40 ans. Des gens comme Dupras, Fern, Tibo, Dan May, Fournier, Godbout, se sont acharnés, il y a moins de dix années, à créer un mouvement qui n'a pas trouvé de branle satisfaisant. Privés de leur moyen de diffusion, désabusés ou affamés, ils sont retournés à l'illustration, au dessin éditorialiste, ... à l'enseignement. Rares sont les exceptions. Finie, pour eux, la bande dessinée! Ou alors, occupés à gagner leur vie, ils fournissent occasionnellement une planche ou deux au Festival International de la Bande Des-

sinée de Montréal, à *Perspective*, à *Prisme*, à *Balonne*. Seraient-ils d'excellents graphistes — et plusieurs le sont — les conditions ne leur permettent pas d'atteindre une maîtrise qui forcerait un marché. En admettant qu'un marché s'ouvrirait pour eux! Le cercle est vicieux: ils n'ont pas de métier parce qu'ils ne publient pas et on ne les publie pas parce qu'ils n'ont pas suffisamment de métier. Rares sont ceux qui atteignent un statut professionnel. Et au prix de quel épuisement! Ils ont 20 ans — quand ils ont 20 ans! —, les jeunes qui ont encore l'enthousiasme et l'énergie de reprendre inlassablement leurs petits bonshommes pour une revue qui ne les paie pas<sup>6</sup>. Il y a gros à parier que les dessinateurs de *Prisme* profitent de quelque forme de subvention, publique ou privée. Peut-être devront-ils bientôt cesser. Mais, pour l'instant, ils dessinent. Toufik en est à sa quatrième collaboration, Moerell, à sa troisième, Davidts, à sa deuxième. Et d'une livraison à l'autre, vous les voyez vieillir. Ils se libèrent de leurs bibites d'adolescents. Leur graphisme prend de l'assurance. Je le répète: ils ont appris à raconter, puisque c'est de raconter qu'il s'agit.

Et, en même temps qu'ils apprennent à articuler iconiquement les vignettes les unes sur les autres, leurs histoires cessent d'être nûment discursives. Chaque vignette ou chaque planche cherche une autonomie, appelle une lecture plus ou moins étrangère à la fable. Chez Toufik et Moerell, comme chez Grane, un espace se met à exister autour des personnages. Chez Grane, il est encore objet de quête<sup>7</sup>. Avec les blocs hiératiques de Toufik, les vibrations silencieuses de Moerell et les ornements de Davidts, l'espace devient récurrence, thème, univers d'un personnage. Univers d'un narrateur. Là commence l'aventure. Le plaisir.

6. Personne ne tire un sou de *Prisme*, à part l'imprimeur, le distributeur et les libraires.  
7. Voir, de Grane, le récit sans titre du N° 5, p. 28-40.